



Tack

COUVERTURE

@ambrouilleee

2. Sommaire, Ours et préface

3. **LE BON GROS SENS** : Perspective marxiste de la religion - Loan Laicard.

illustration : @wirexia_art

4. Garder le souvenir : un art très souvent oublié - Green.

5. Campagne pour le festival Campulsations proposée par le Crous de Bordeaux.

6. **LA TRAME** : Terre brûlée, âge de bronze et distribution de chataignes : Wonder Woman - Dead Earth - Théo Toussaint

7. Simmel à l'obstacle du drag - Nephabbe

POSTER
Lisa

OURS

Noémie, rédactrice en chef de ce journal, remercie chaleureusement les contributeur.ice.s pour ce numéro : Ambre, Charlotte, Théo, Lisa, Loan, Nephabbe, Green

SPLASH

OF HOT CHOCOLATE

SEPT 2022

N.27

TACK entame sa troisième saison universitaire à vos côtés. Nos rédacteur.ice.s et illustrateur.ice.s s'accordent une petite pause sucrée. On espère que vous apprécierez ce gouter littéraire autant que nous.

Vous pouvez nous faire vos retours par mail : tackjournal@gmail.com ou sur nos réseaux sociaux :

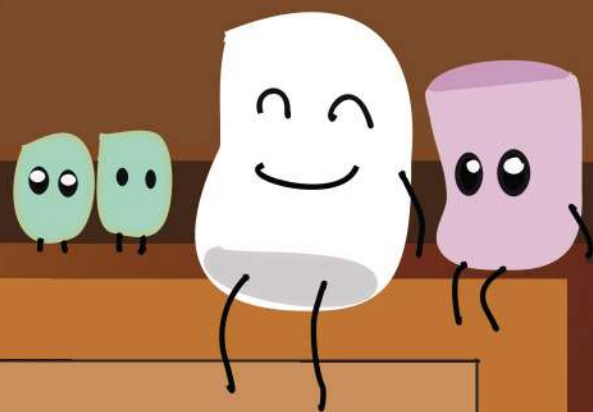


tack_journal



TACK

@TACKJournal



Perspective marxiste de la religion

Tandis que le début de l'année 2022 voyait la tenue d'un colloque au sujet de "l'islamo-gauchisme" qui gangrènerait les universités, la défense de la liberté de culte semble être redevenue une idée de gauche. Pourtant, de nombreux penseur-euses socialistes ont à maintes reprises critiqué la religion, dont Marx qui, la considérant comme "l'opium du peuple"¹ semblait l'avoir disqualifiée. Mais Marx souhaitait-il abolir la religion ?

Marx pense l'humain-e comme un être social, façonné-e par la société et empreint-e du contexte de son existence. Il a une conception matérialiste de la religion dans le sens où elle est dépendante de son contexte d'émergence et qu'elle est déterminée comme toute la vie sociale, politique et culturelle par l'infrastructure : l'économie. Marx condamne la religion comme idée consolatrice d'une vie pénible et l'au-delà comme récompense d'une existence misérable : la lutte est nécessaire pour l'humain qui existe ici et maintenant. Il reprend une critique de la religion à partir du concept d'aliénation déjà formulé par Feuerbach² : l'humain-e attribuant ses conditions d'existence à un auteur imaginaire est désemparé-e de sa vie et se sent étranger-e à ellui-même. L'humain-e projette par son imagination une version idéalisée d'ellui-même, c'est sa conscience propre et Dieu n'est alors que son reflet - analyse que reprendra Durkheim. Pour Marx, la religion est bien une construction sociale :

"l'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme" ³

Mais le problème est qu'elle justifie les inégalités sociales et économiques, légitime un monde où la majorité des humain-es sont aliéné-es. La religion joue le rôle d'anesthésiant pour un peuple qui ne prend pas conscience de l'injustice de ses conditions de vie. Marx s'oppose à l'ordre naturel des choses affirmé par la religion et ne voit que des conditions matérielles d'existence historiques qui peuvent être changées. Surtout, la Bourgeoisie a détruit la religion, devenue un rempart contre la révolte, confortant alors son pouvoir. En effet, dans sa conception matérialiste de l'histoire, Marx pense une lutte acharnée entre les prolétaires exploités-es et les bourgeois-es dominant-es au sein du mode de production capitaliste qui doit déboucher sur une révolution lorsque les opprimés-es auront pris conscience de leur aliénation.

Mais la religion est aussi une aspiration à un monde meilleur, elle contient alors en elle-même une contradiction qui fait que Marx ne voudra jamais abolir la religion mais la transformer. En effet, Marx et Engels n'accusent pas la religion de tuer la lutte des classes, ils accusent spécifiquement les bourgeois-es, à l'origine de la religion telle qu'elle prend forme à son époque, de tuer la lutte des classes dans leur propre intérêt.

Ainsi parle le gros bon sens

LOAN LAICARD

Engels compare longuement les Chrétien-es et les Socialistes, les premier-es voulant se délivrer de la servitude et de la misère dans le ciel, et les second-es, dans ce monde⁴. Ainsi, la religion comme le mouvement ouvrier refuse la misère, mais la vie éternelle promise après la mort amoindrit peut-être l'intérêt d'une révolte soudaine. Les croyant-es semblent préférer attendre le Paradis en vivant sans heurts.

Marx n'est donc pas anti-religion mais il la pense néfaste telle qu'elle est conçue par les bourgeois-es. La lutte contre les idées religieuses n'est pas nécessaire, c'est plutôt l'influence de la classe dominante et son implantation dans les Institutions qu'il faut tuer. La critique de la religion n'est qu'une prémisse à l'émancipation humaine qui doit être substituée par une critique du droit et surtout de la société et de son économie. La lutte des classes reste la priorité. Et en réalité, la religion a historiquement amené les humain-es à agir, elle a été un moteur de guerres et elle pourrait être un moteur de révolte. Si l'humain-e pense sa condition comme inacceptable au regard de ce qu'aurait voulu Dieu, si l'humain-e souhaite la réconciliation pour satisfaire la volonté divine, la religion peut servir de carburant révolutionnaire fort.

Au final, sa critique de la religion est un moyen complémentaire de la critique économique du mode de production capitaliste pour dénoncer l'aliénation des humain-es. Néanmoins, Marx est un penseur matérialiste, pour qui rien n'est absolu ou anhistorique : la religion n'est alors pas condamnée en soi mais en ce qu'elle est selon son contexte d'existence. La mobilisation massive du collectif des Hijabeuses qui se bat pour conserver le droit de pratiquer le sport avec un voile révèle bien que la religion n'endort pas nécessairement les opprimées.

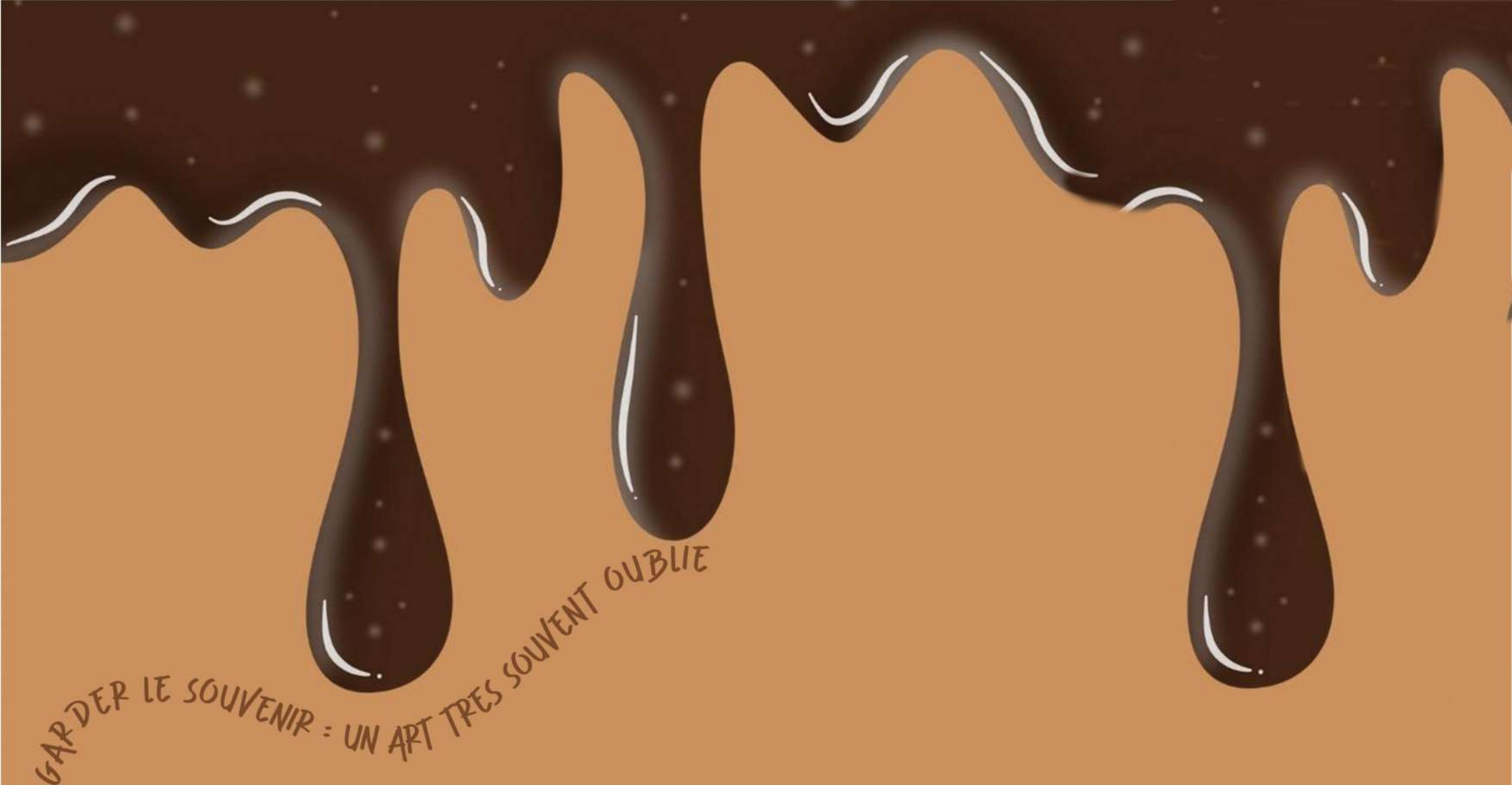
¹ MARX Karl, Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1843

² FEUERBACH Ludwig, L'Essence du christianisme, 1841

³ MARX Karl, Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1843

⁴ ENGELS Friedrich, « Contribution à l'histoire du Christianisme Primitif » dans Le devenir social, 1894





GARDER LE SOUVENIR = UN ART TRÈS SOUVENT OUBLIÉ

Le problème de la préservation de la mémoire est fortement controversé dans la société actuelle, caractérisé par une forte multiculturalité et animé par un sentiment de volonté de justice et d'égalité de la part des jeunes, et parfois des autres.

La mémoire des événements passés est souvent subjective et s'adapte à la version des faits de ceux qui la transmettent, dans un monde où des personnes ayant des origines et des points de vue différents sur l'histoire cohabitent également au sein des mêmes États.

cela, je pense que l'art est l'un des moyens les plus forts et fonctionnels, auquel on confie souvent un rôle important de commémoration et de préservation de la mémoire.

Un exemple est une exposition que j'ai vue au Palais-Royal à Milan, de la photographe américaine Margaret Bourke-White intitulée *Prima, Donna*. Le thème de cette exposition était le récit de la vie de cette femme exceptionnelle à travers ses reportages photographiques pour l'hebdomadaire *Life*.

Le voyage commence dans les industries américaines, mettant l'accent sur les conditions des ouvriers dans les usines aux photographies aériennes. Continuant ensuite dans le Sud des USA pendant la période de la Dépression des années 30 et plus tard dans la Russie de Staline, où Margaret est la première photographe étrangère autorisée à prendre des photos en URSS.

Ensuite, en tant que journaliste de guerre, Margaret dépeint les horreurs du camp de Buchenwald où elle vit pendant un certain temps. Puis elle voyage en Inde, où elle documente en même temps sa séparation du Pakistan. Elle obtient, à ce moment-là, un portrait de Gandhi à quelques heures de sa mort. Enfin, elle se rend en Afrique du Sud où elle capture dans son appareil photo la situation des mineurs, puis photographie en couleur la ségrégation raciale aux États-Unis.

Ses clichés ne dépeignent pas seulement le sujet de l'image, ils sont aussi extrêmement expressifs et communiquent les émotions ressenties par les gens à ce moment-là, en créant une fenêtre sur le monde de cette période et sur la situation de ceux qui la vivaient. Les visages eux-mêmes racontent d'un point de vue interne et personnel des périodes historiques différentes, parfois décrivant la réalité différemment de la façon dont on peut la percevoir aujourd'hui.

De toutes les salles de l'exposition, celle qui m'a le plus frappé était celle consacrée à l'Afrique du Sud et à la

situation aux États-Unis pendant la ségrégation raciale. À travers ses photographies, Margaret Bourke-White raconte la situation dans les années 1950/1960 en Afrique du Sud, un pays de 8 millions de Noirs contrôlés par moins de 2 millions de Blancs où l'apartheid

système social approuvé par l'État. Mais pour la première fois, il est opprimé et non oppressé.

Bourke-White photographie des enfants derrière des barbelés, des mineurs et des esclaves forcés dans les camps contrôlés par les blancs et raconte de même la ségrégation raciale des États-Unis d'Amérique, et en particulier dans la ville de Greenville, en Caroline du Sud, à travers un reportage visant à approfondir la culture et la situation des Noirs dans le climat tendu de l'Amérique des années 70.

Ses photographies sont le témoignage vivant d'un passé qui a intéressé tous les États européens et l'Amérique, et qui tend à être souvent considéré comme quelque chose de lointain et presque oublié, ou qui n'est rappelé que du point de vue européen. Avec ses photographies, Margaret montre l'autre côté de l'histoire en gardant vivante la mémoire des personnes, des abus subis et de leur souffrance.

Garder la mémoire vivante est également très important pour permettre à l'histoire de ne pas se répéter, car l'être humain oublie très vite.



GREEN

CAMPUL SATIONS LE FESTIVAL !

15^e édition

LE 29 & 30 SEPT. 2022 → 18H

Plein air – Gratuit

Campus de Pessac
(S)pace' Campus

Tram B - arrêt Montaigne Montesquieu

A2H • Chilla • Kalika
Iseo & Dodosound
Wombo Orchestra
Khara • Medusyne
Hugo Diaz Quartet
La Jimonière

Dès 18h : village du festival et animations

Buvette & restauration
sur place !

(S)pace' Campus
18 avenue Bardanac, Pessac

Allez-y avec le réseau TBM !
Tram B ou Bus 10 arrêt Montaigne Montesquieu

Toutes les infos
www.campulsations.com



Licences 1-1121257 / L-D-20-003339 / 3-1121255 | Création graphique : © Atelier Père & Fils

TERRE BRULÉE, ÂGE DE BRONZE ET DISTRIBUTION DE CHATAIGNES : WONDER WOMAN - DEAD EARTH

Ce roman graphique, imaginé par Daniel Warren Johnson, nous plonge dans une histoire alternative, où la guerrière amazone renoue avec l'humanité à l'ère post-apocalyptique.

"Le seul espoir pour la civilisation est une liberté accrue, le développement et l'égalité pour les femmes dans tous les domaines de l'activité humaine" : cette citation, datée de 1941, conclut le communiqué de presse publié par la société All-American Publications introduisant Wonder Woman auprès du grand public. Bien qu'elle fut inventée par le psychologue William Moulton Marston, le personnage puise di-

fin du XIXe siècle. La militante suffragiste américaine Elizabeth Cady Stanton conceptualise dans son essai "The matriarchate: or mother-age" que le matriarcat avait précédé l'avènement du patriarcat, par la suprématie des Amazones de la mythologie grecque.

Ce postulat s'impose comme une pierre angulaire du récit de Wonder Woman, où les Amazones décident de se soustraire aux hommes pour vivre en autarcie sur l'île du Paradis, Themyscira. L'hommage au militantisme féministe est également dépeint dans la représentation visuelle de la protagoniste par le dessinateur Harry G. Peter. Les traits de son visage reprennent ceux de la syndicaliste Margaret Higgins

XXe siècle. Si la princesse guerrière est érigée en tant que modèle féministe, notamment par le biais du grand public, la super-héroïne est souvent reléguée à des statuts rabaissants. Elle intègre par exemple la Ligue des Justiciers auprès de Batman et Superman, mais endosse le rôle de secrétaire pour le groupe.

Ces choix éditoriaux se heurtent à la volonté des auteurs William Moulton Marston et Joye Hummel. La dimension féministe de Wonder Woman est finalement reniée en 1954. Cette décision est actée par l'organisme de censure des éditeurs, le Comics Code Authority, suite à la publication du pamphlet inquisiteur anti-comics "Seduction of the Innocent".

Des paysages d'ocre...

Wonder Woman - Dead Earth, dessiné et scénarisé par Daniel Warren Johnson, reprend les concepts imaginés dans les années 40 pour faire évoluer l'histoire à travers une dystopie qui oppose le peuple des Amazones face au monde des humains. Dans un contexte de catastrophe climatique globalisée, l'île du Paradis commence à être submergée par la montée des eaux. Insurgées par la perte de leur foyer, les

mondiales. Un conflit sanglant s'engage au terme duquel l'armée américaine abandonne tout sens moral pour déclencher une frappe nucléaire contre les ressortissantes de Themyscira. Si Wonder Woman s'élance pour empêcher les ogives d'atteindre leurs cibles, le "grand feu" survient malgré son sauvetage critique. Pour préserver la guerrière amazone de ce monde ravagé, celle-ci est placée dans un tube cryogénique, afin de lui faire recouvrir toute son énergie dissipée pour éviter l'apocalypse. Elle est accidentellement réveillée après plusieurs décennies par un groupe de survivants en fuite. Wonder Woman, partiellement amnésique, s'engage à protéger les quelques rescapés regroupés au sein du dernier bastion de l'humanité, Fort Nouvelle-Demeure. L'héroïne prend naturellement le leadership de la communauté et décide d'un exode massif pour retrouver l'île du Paradis.

L'auteur insufflé une dimension messianique au personnage qui, dès sa première apparition, sauve littéralement les éclaireurs de Fort Nouvelle-Demeure. À cette figure chevaleresque, s'ajoute le dévouement total à l'humanité, que Wonder Woman justifie par sa proximité morale et philosophique avec les mortels, bien plus qu'avec les divinités dont elle est issue. Comme elle l'explique à Dee, une autre protagoniste principale du récit : "Quand j'étais plus jeune, j'ai rencontré

parle pas d'attirance sensuelle et émotionnelle. Ce que j'ai vu dans ses yeux m'a frappée. [...] C'est à cause de lui que je suis tombée amoureuse de l'humanité. C'est pour ça que je me bats pour elle, que je me bats pour toi."

Le parallèle établi avec le stéréotype du rédempteur judéo-chrétien trouve une conclusion par l'accession de Wonder Woman au rang de guide, qui mène la communauté vers une terre promise, au même titre qu'un Moïse post-apocalyptique. La justicière reprend donc le concept originel issu de son mythe, elle réintègre une dimension matriarcale à la société survivaliste d'après-guerre pour permettre aux rescapés d'espérer un monde meilleur, un endroit vers lequel migrer. Le

dévastées par les radiations. Si quelques panoramas montrent aux lecteurs des collines désertiques de sable bruni, certains environnements changent drastiquement des clichés éculés des œuvres cataclysmiques.

Wonder Woman, Dee et les autres survivants sont amenés à parcourir des jungles luxuriantes et des pics enneigés, toujours dans l'expectative d'un affrontement redouté contre les Haedras. Ces créatures imposantes prennent des inspirations directes dans le design des Kaiju Eiga, les films de monstres japonais, dont Godzilla en est la représentation la plus célèbre. Les antagonistes de Wonder Woman - Dead Earth disposent des mêmes origines que les Kaijus, des êtres vivants

Les réalisateurs les utilisaient initialement en tant qu'allégories de la peur de la société japonaise pour les armes de destruction massive dans une ère post-Hiroshima.

... Et des giclées d'hémoglobine

Le comics se distingue particulièrement par la mise en scène de Daniel Warren Johnson. Le découpage des cases propose un déluge d'action ultra-rythmé avec un jeu d'échelle et de perspective. L'auteur mélange habilement des plans d'inserts cadrés sur un élément précis composant un mouvement, et des scènes d'ensemble, surchargées de détails, utilisées pour magnifier le gigantisme d'une créature ou d'un bâtiment. Le format de papier atypique (23 cm X 29 cm)

pelées "splash pages" - un exercice courant dans le milieu des comics. Johnson propose ainsi des tableaux spectaculaires qui viennent immortaliser l'action et couper le rythme le temps d'une double-page. En plus d'être époustouflantes, ces "splash pages" subliment l'intensité d'une bataille, l'énergie d'un combat ou la puissance d'un personnage. Le dessin prend des influences dans les mangas et les cartoons, avec beaucoup de soin apporté à la déformation des corps, les textures et les onomatopées.

L'encrage sombre et brut permet d'ajouter une emphase à l'ambiance post-apocalyptique du récit, il accentue également la brutalité et la violence de certaines séquences. La mise en couleurs réalisée par Michael Spicer offre un panel détonnant de variations visuelles et renforce l'atmosphère de l'œuvre. Bien que la palette graphique soit en majorité composée de nuances marron, le coloriste imagine aussi des tons très vifs sur certaines illustrations pour apporter un aspect dynamique aux dessins.

Grace à son récit foisonnant d'inventivité et son style graphique impactant, ce Wonder Woman à la sauce Mad Max invite à découvrir autrement le personnage iconique de DC Comics.

THEO TOUSSAINT

Simmel à l’obstacle du drag

Nephabbe

Georg Simmel (1858-1918) est un des fondateurs de la sociologie. Connue pour son éclectisme, il est majoritairement renommé grâce à son ouvrage Philosophie de l’argent (1900) qui est considéré comme son chef-d’œuvre. La considération de son œuvre, néanmoins, s’est majoritairement faite a posteriori, et ce, par la redécouverte de son travail par les sociologues français. Influencé par Max Weber et fervent adepte de l’approche néo-kantienne, Georg Simmel sera pour l’École de Chicago et la sociologie américaine une grande source d’inspiration et d’influence théorique, grâce à son interactionnisme. En outre, c’est la particularité de son approche qui fait de lui une figure atypique, par la différenciation du contenu et de la forme de socialisation. Alors, nous nous questionnerons sur les tenants et les aboutissants de cette distinction, et tenterons de l’appliquer à un phénomène, certes anachronique, mais dont l’ampleur est aujourd’hui décuplée : le drag.

La sociologie s’accompagne avec Simmel d’un espoir grandissant. Assurément, Simmel veut faire de cette discipline une réelle étude du “vivre-ensemble”. À travers son interactionnisme méthodologique, Simmel cherche l’étude des liens sociaux qui régissent l’interaction entre les individus. C’est alors ce que Simmel nomme la socialisation : les liens qui existent entre les individus, faisant d’elle un phénomène intrinsèquement dynamique. C’est dans cette perspective qu’il distingue les formes et les contenus de socialisation. Il faut comprendre cette distinction comme celle entre contenant et contenu. Les contenus sont les motivations sociales qui poussent les in-

le contenant, c’est-à-dire les formes sociales. Elles représentent le produit des actions réciproques, et désignent ainsi des formes d’interactions qui permettent les relations entre les individus. C’est selon lui et son approche interactionniste les formes sociales qui font qu’une société est une société.

Alors, la sociologie étudie la forme sociale, qui régit les interactions entre les individus plutôt que le contenu, les interactions particulières entre les individus (la matière). Précisément, la sociologie s’intéresse au mode d’action des individus qui se dresse de manière réciproque (les formes) et non aux modes d’interactions qui naissent des liens réciproques entre les individus (le contenu). Aussi, il est important de rappeler que cette distinction s’opère dans une société conçue comme association : une unité sociale. En bref, nous pouvons dire que le rôle de la sociologie est l’étude du général et des fondements, et non du particulier et de l’application pratique de ces fondements, au sein d’une association.

Dans son œuvre, Simmel a su étendre son approche singulière de la sociologie à de nombreux domaines : la mode, l’argent, l’art, la ville, les pauvres, ... Tout de même, la prospérité de son travail ne s’entend qu’à une échelle académique. Contrairement à Marx, par exemple, dont le travail sert d’inspiration pour de nombreux mouvements sociaux (comme le féminisme matérialiste), les distinctions simmeliennes ne semblent pas être mobilisées de nos jours pour concevoir le social sous un angle particulier. Nous tenterons donc de projeter l’approche de Simmel sur un fait social contemporain, et essayerons de voir comment cette approche se distingue de nos représentations actuelles.

Le terme drag désigne ainsi couramment des pratiques d’incarnation genrées liées aux (sub)cultures lesbiennes, gaies, trans et queer. Le drag connaît de multiples variantes, parmi lesquelles les figures de la drag-queen et du drag king sont les plus connues.¹

Les pratiques drag sont aujourd’hui extrêmement démocratisées, et ce, notamment grâce à l’émission RuPaul’s Drag Race, renommée aux États-Unis et qui s’est importée en France le 25 juin 2022. Le drag forme dans les études de genre un lieu d’analyse complexe car ambivalent. En effet, il met en lumière une dualité dans la façon de performer le genre chez les individus. La plupart des drag-queens, aujourd’hui, sont des hommes cisgenres, et montrent dans leur art deux facettes de leur personne qui s’effectue grâce à des expressions de genres double : socialement masculine “out of drag” (hors drag) et féminine “in drag”. Tachons-nous d’essayer d’établir une analyse simmelienne du drag. Nous pourrions dire que les contenus de socialisation du drag représentent la façon dont les individus font le drag. Les contenus représentent la façon dont chaque artiste drag crée une esthétique et performe une expression de genre différente selon cette esthétique. La matière du drag est l’expression différente des artistes et la façon dont cette pratique crée des interactions entre les individus. La forme quant à elle, est plus fondamentale. Le rôle de la sociologie, c’est-à-dire l’étude des formes sociales, doit s’attarder à la dimension représentative du drag. La forme sociale du drag, c’est la façon dont les individus nécessitent et développent une expression de genre, sous l’indice théâtral, et dont la pratique devient pour ces artistes un besoin social : celui de déroger au genre auquel ils s’identifient “out of drag”. C’est ce mouvement de dérogation aux normes sociales liées au genre de la drag-queen/king que la sociologie devrait étudier, car il fait que des individus créent des interactions et forment ainsi une société. Synthétiquement, le drag est une forme sociale qui met en interaction des individus qui performant le drag.

En définitive, la distinction qu’opère Simmel entre forme et contenu de socialisation permet à la sociologie d’établir son objet d’étude. Les formes sociales, objet sociologique premier, représentent le contenant de la société. Les contenus quant à eux désignent la façon dont les individus interagissent au sein de ce contenant, de façon particulière. L’interactionnisme méthodologique et le caractère compréhensif de la sociologie de Simmel lui permettent de faire de la sociologie une discipline prometteuse, qui propose d’étudier le social par les liens sociaux et le sens que les individus offrent à ces interactions. Par l’application de la distinction sim-

ciologie et dans les études de genre transgresse l’approche esthétique et s’attarde au contraire sur la performance du genre.² Butler distingue alors performance (qui suppose l’existence préalable d’un sujet) et performativité (qui conteste la notion même de sujet), cette dernière inspirée de John Austin. Le drag permet alors de concevoir cette dimension duelle entre l’identité hors drag et en drag des artistes qui le pratiquent. La performance de genre est donc “la technologie grâce à laquelle toutes les positions de genre (hétérosexuelles comme homosexuelles) sont produites.”³

Dans cette mesure, le genre est toujours une forme de parodie, mais certaines performances du genre comme le drag sont plus parodiques que d’autres dans la mesure où elles révèlent implicitement la structure d’imitation et le caractère contingent du genre. Il est alors compréhensible que des femmes (cisgenre⁴ comme transgenre⁵) puissent également être drag-queen dans la mesure où elles caricaturent une autre forme de féminité que la leur, qui incarne un idéal esthétique ou une revendication politique. Il est donc intéressant d’observer comment le genre se construit par imitation mais cette imitation peut engendrer des dérives assez problématiques dans la mesure où elles peuvent reprendre des codes misogynes.

¹“Drag et performance », Luca Greco, Stéphanie Kunert dans Encyclopédie du genre (2021)

²Bodies That Matter, Judith Butler

³Counter-sexual Manifesto, Paul B. Preciado

⁴cf. Victoria Scone (RuPaul’s Drag Race UK Saison 3)

⁵cf. La Briochée (Drag Race France), Kerry Colby (RuPaul’s Drag Race Saison 14) etc..

I HAVE NO
FRIENDS.



BUT NOT ME. I AM WHITE.
TRANSPARENT.



EVEN FOR MY FAMILY.

SO, I MADE A DIFFERENT FRIEND.

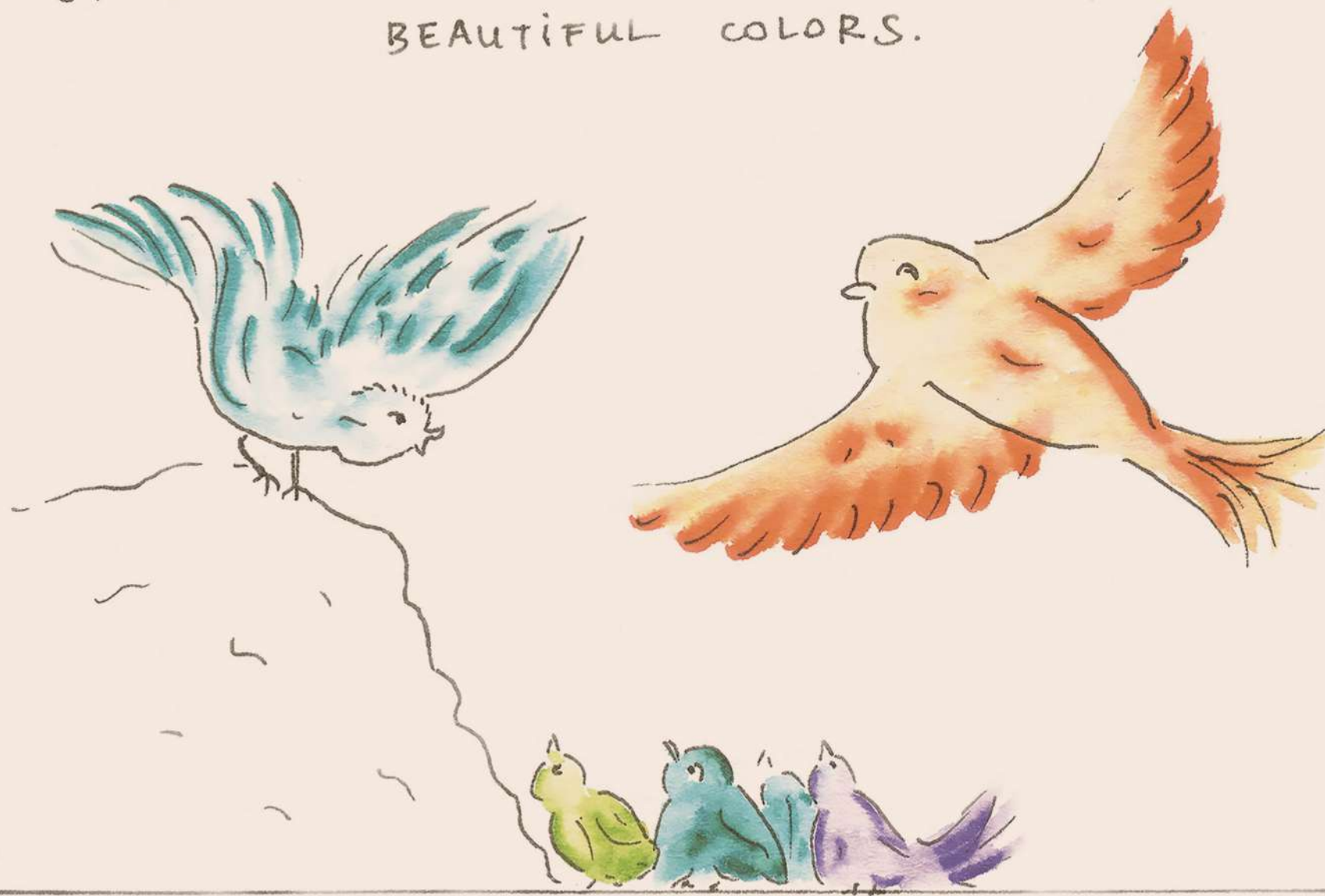


SHE CALLS ME "PEEP".

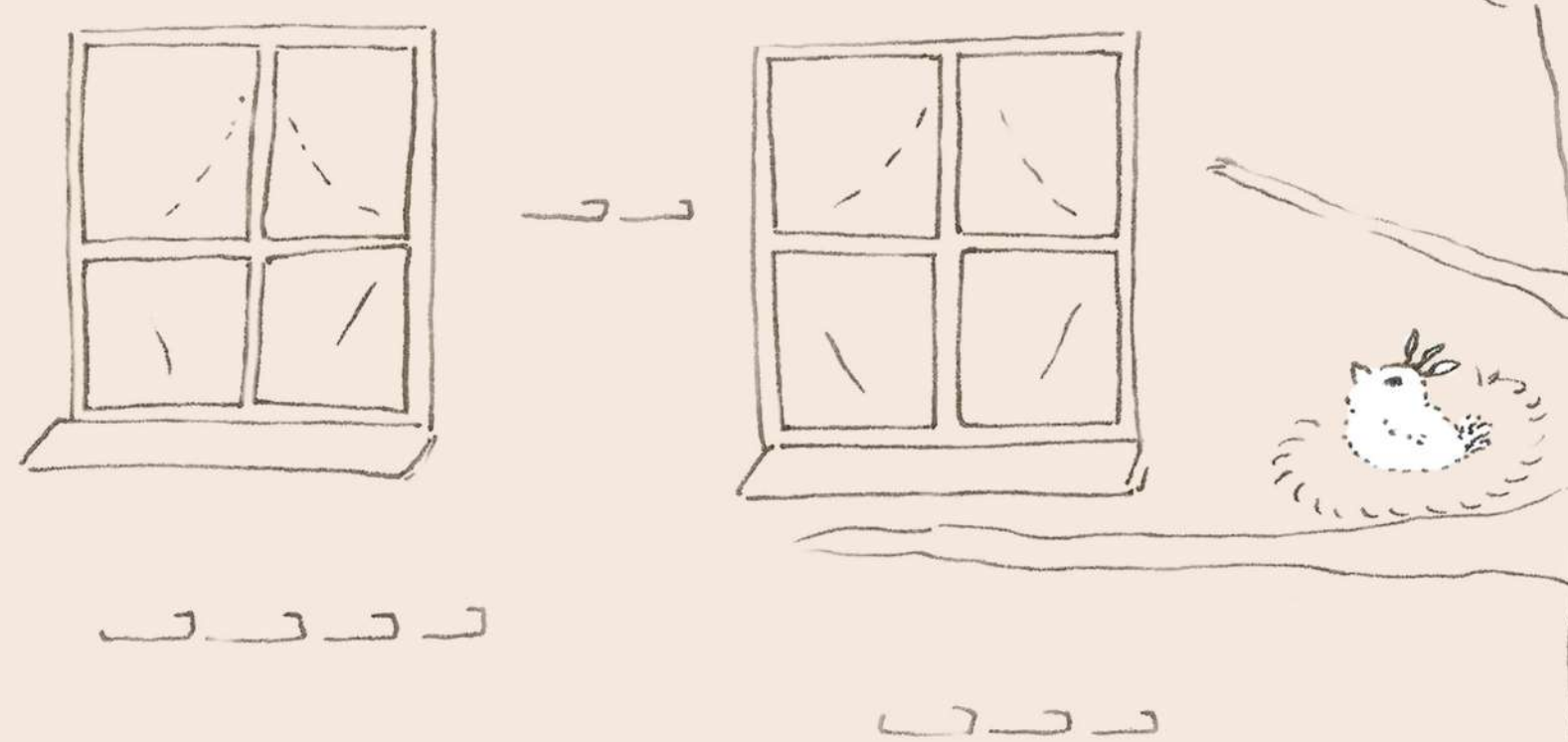


MY WISH CAME TRUE!

OTHER BIRDS, EVEN BABIES, WERE GIVEN
BEAUTIFUL COLORS.

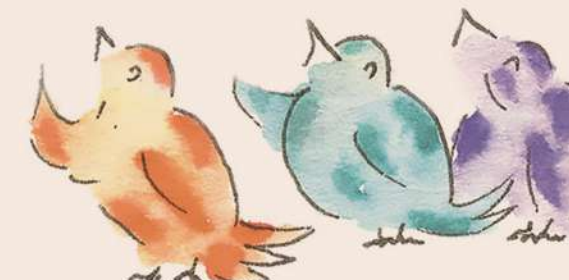


I DON'T EVEN HAVE A NAME OF
MY OWN.



IT'S NOT EASY BEING A LONELY BIRD
IN THIS BIG WORLD...

THEN SOMEDAY
...



Dani

